

## 1. 55° de latitude nord

Chers camarades,

Je sais que vous avez prévu d'illustrer la couverture du prochain numéro de *The Libertador* avec un portrait de Léon Trotski, et cela me paraît être un hommage tout à fait justifié. Il y a un mois, je vous ai envoyé une chronique sur les derniers combats à Petrograd, ville alors assiégée par les troupes blanches du général Ioudenitch et les cosaques emmenés par l'ataman Krasnov. À la tête de l'armée rouge naissante, Trotski réussit à imposer le pouvoir des soviets dans la ville berceau de la révolution, qui était alors sur le point de fêter son deuxième anniversaire, consolidant ainsi de manière définitive le gouvernement du soviet des ouvriers, des paysans, des étudiants et des soldats, depuis la Baltique jusqu'en Crimée.

Juste avant que Lénine n'arrive pour célébrer cette victoire, j'eus l'occasion d'accompagner Trotski dans des circonstances que l'histoire jugera : on avait conduit devant le premier commissaire du peuple l'ataman Piotr Nikolaïevitch Krasnov, cosaque vaincu au corps tremblant et au regard suppliant, qui n'osait pas regarder son vainqueur dans les yeux et se contentait de gémir, implorant qu'on lui laisse la

vie sauve. Il ne restait plus rien de l'ataman hautain, chef des cosaques du don, qui avait juré d'exterminer jusqu'au dernier les bolcheviques de Petrograd.

de la perspective Nevski montaient des cris réclamant la mort de l'ataman, et Trotski l'observait en silence, l'air grave mais non dénué de pitié à l'égard du vaincu. Sur un ordre du premier commissaire du peuple, un soldat rouge posa sur la table une photographie atroce sur laquelle on voyait la cinquantaine d'ouvriers pendus par les troupes cosaques à Iekaterinoslav et força l'ataman à la regarder.

Le cosaque vacilla, et deux soldats rouges durent le soutenir pour lui éviter de s'effondrer. Il avait devant lui une preuve irréfutable des nombreux crimes commis contre le peuple russe et, à cet instant, il comprit que ce qui l'attendait, c'était le peloton d'exécution. Mais Trotski le rassura par ces mots : Piotr Nikolaïevitch, vous engagez-vous à cesser toute attaque à l'encontre du pouvoir soviétique ? donnez-vous votre parole d'honneur que vous retournerez pacifiquement sur vos terres et ne reviendrez jamais lever les armes des cosaques contre le soviet des ouvriers, des paysans, des étudiants et des soldats ?

Piotr Nikolaïevitch Krasnov, ataman des cosaques du don, acquiesça du chef, marmonna quelques paroles de gratitude noyées par

les sanglots et se retira, escorté par deux soldats rouges.

dans la salle immense de l'Institut Smolny, il ne restait plus que nous deux, le premier commissaire du peuple et moi. Trotski sembla deviner les questions que je désirais lui poser et il prit les devants en déclarant : rien ne renforcerait plus la contre-révolution qu'un martyr de la dimension du grand chef cosaque. Rien ne l'affaiblira plus que cette défaite sans honneur.

L'histoire jugera si Trotski, Lev d avidovitch Bronstein de son vrai nom, a bien fait d'épargner la vie de l'ataman.

John Reed

## 2. 33° de latitude sud

Cela faisait vingt ans que je n'avais plus remis les pieds dans cette ville aux étés infernaux, et je ne comptais pas m'y attarder. Je venais pour un rendez-vous que je n'avais ni cherché ni désiré, et, si je le faisais, c'est parce que personne ne peut échapper à son ombre. Quelles que soient les routes que l'on prend, l'ombre de ce que nous avons fait et de ce que nous avons été nous poursuit avec la ténacité d'une malédiction.

Je donnai au chauffeur du taxi l'adresse de l'hôtel et me calai sur la banquette arrière pour profiter de la climatisation en priant pour ne pas être tombé sur un taxi bavard, mais je n'eus pas cette chance. À peine avait-il démarré qu'il se mit à déblatérer contre la présidente, lui reprochant jusqu'à la chaleur de février.

– Heureusement qu'elle s'en va. Vous savez pourquoi elle a été élue présidente ? demanda-t-il en tournant à moitié la tête.

– J'imagine que vous allez me le dire, de toute façon.

– Parce que c'est une femme, une communiste et, évidemment, la fille de Bachelet. Mais maintenant on va avoir un président digne de ce nom, un qui sait diriger le pays, un qui est riche et qui sait s'y prendre en affaires, quelqu'un comme moi, avec l'esprit d'entreprise.

Il y a des types qui exigent à grands cris qu'on leur enfonce le canon d'une arme dans la bouche en leur offrant le choix entre une balle et le silence, mais je venais à peine d'arriver et je n'avais pas de flingue sur moi. La voiture était de marque coréenne, une imitation de berline haut de gamme avec l'inévitable désodorisant en forme de sapin accroché au rétroviseur.

– Vous savez qui était le père de la présidente ? insista le chauffeur.

– J'imagine que vous allez me le dire, même si je ne vous le demande pas.

– Encore un communiste, déclara-t-il en adressant un regard courroucé au journal posé sur le siège passager.

En première page, la présidente qui allait bientôt quitter son poste, toute de blanc vêtue et arborant l'écharpe tricolore. Elle souriait, comme pour s'excuser de ce pays peuplé d'insurpassables crétins.

La seule pédagogie efficace en ces circonstances aurait consisté à enfoncer un flingue dans la bouche de ce type et à lui rappeler qu'Alberto Bachelet, alors général de l'armée de l'air, était resté fidèle à Allende, et qu'il avait payé cette loyauté au prix fort en étant frappé, insulté, torturé et assassiné par ses propres frères d'armes.

– Vous êtes à Santiago pour affaires ? interrogea le chauffeur.

– Non. Je suis chirurgien. Expert en lobotomie.

– Et c'est quoi, ça ? Pardonnez mon ignorance.

– J’ouvre le crâne à tous les tarés qui me tombent sous la main et je retire la merde qui les empêche de penser. Passez-moi le journal.

Apparemment il avait saisi l’allusion, parce que d’un coup il ferma son clapet. Le taxi empruntait une autoroute qui m’était inconnue, le long du rio Mapocho s’étalaient les vieux faubourgs populaires malmenés par l’impitoyable soleil de février, et à travers le voile grisâtre du smog se profilaient les silhouettes des plus hauts gratte-ciel de la ville.

En regardant la photo du journal, je repensai à un autre homme noble et loyal, Luis Lorca, un jour de 1971 il m’avait montré une petite blonde en uniforme de lycéenne, qui marchait en tête d’un défilé des jeunes socialistes.

– C’est la fille du général Bachelet. Que deux camarades du service d’ordre la suivent comme son ombre, il faut la protéger, avait alors déclaré Luis Lorca, non sans raison.

À l’époque, les paramilitaires de l’extrême-droite se montraient assez agressifs et, bon d’ieu, nous leur rendions coup pour coup.

À l’hôtel, on me remit la carte magnétique de ma chambre et, une fois à l’intérieur, j’inspectai les tiroirs, ouvris les portes, jetai un coup d’œil par la fenêtre, guettant dans la rue quelque chose d’inexplicable et qui n’était déterminé que par la force de l’habitude. Je suis un homme de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de ceux qui dorment peu et qui, sans jamais avoir lu le fameux ouvrage de Lobsang Rampa, possèdent un troisième œil sur la nuque. J’étudiai ensuite le plan de

l'hôtel récupéré à la réception, mémorisai les itinéraires de fuite possibles, et comme j'avais encore deux heures devant moi avant mon rendez-vous, je m'allongeai sur le lit.

Loin d'être fatigué à cause de mon lever matinal et de la chaleur, j'avais tous les muscles en tension, alertes, comme aux temps anciens où cette ville avait été une souricière, et, pour chasser les démons du souvenir, je fermai les yeux et me repassai les événements des derniers jours.

L'appel qui m'avait fait quitter la tranquillité de Puerto Carmen, à l'extrême sud de l'île de Chiloé, avait l'écho caractéristique des menaces. Je n'ai pas de téléphone portable ni d'ordinateur connecté à Internet, rien qui puisse permettre de me suivre à la trace, mais personne n'est plus à l'abri de l'œil du Big Brother qui nous surveille depuis l'espace. Il suffit de s'asseoir devant un écran, de taper Google Earth, et le simple déplacement du curseur sur un continent, un pays, une région, une ville, un quartier nous livre jusqu'aux détails récents les plus intimes du sujet recherché. Je suppose que c'est comme ça que Kramer m'a retrouvé.

Je me croyais en sécurité à Puerto Carmen, où je ne faisais rien d'autre que ramasser du bois avec l'aide du Petiso, le Petit trapu, pour nous approvisionner en chaleur en vue du long hiver austral. Je ne désirais rien d'autre que contempler la mer avec Verónica à mon bras et sentir son regard glisser de la berge aux premières vagues, puis de là vers les îles Cailín et Laitec, jusqu'à se fixer sur la rive indécise de la

Patagonie continentale. Là-bas, ses pupilles cherchent toujours la cime enneigée du volcan Corcovado puis elles s'immobilisent, impassibles, insensibles à mes promesses de franchir un jour le canal pour aller voir les baleines bleues s'accoupler dans les eaux du golfe de Corcovado.

Ce jour-là, le Petiso et moi profitons du temps clémente de février et de ses longues journées pour ramasser du bois et réparer le matériel de pêche, tandis que Verónica prenait le soleil, quand mes deux bergers allemands, Zarko et Laïka, distinguèrent le bruit d'un véhicule qui approchait. Ils grognèrent en hérissant le poil et coururent s'asseoir, protecteurs, aux pieds de Verónica. Quelques minutes plus tard, nous vîmes le Land Rover remonter la piste côtière.

Certains groupes, aguerris aux alertes, réagissent sans mot, et celui que nous formons, Verónica, le Petiso et moi, en fait partie. Tandis que le véhicule se garait, le Petiso accompagna Verónica jusqu'à la maison, avant de revenir en courant. Il me tendit le Makarov 9 mm, avec une balle déjà engagée, et marcha jusqu'à la remise à bois, son petit copain à la main : un fusil à pompe Remington 870 avec des cartouches à billes d'acier.

Un homme, jeune, descendit du Land Rover. En guise de salut, il désigna les chiens.

- Ils sont méchants ?
- Ça dépend.

Il prit ma réponse pour une invitation à s'approcher, ce qu'il fit, lentement. Tout en marchant, il fit



coulisser la fermeture de son blouson et écarta les bras pour montrer qu'il n'était pas armé.

– Juan Belmonte ? demanda-t-il sans quitter des yeux les chiens, qui montraient leurs crocs.

– Ça dépend, ai-je répondu en les calmant.

– Un torero célèbre portait ce nom, dans le temps.

– Un lecteur d'Hemingway. Qu'est-ce que je dois savoir d'autre sur vous ?

L'homme s'immobilisa devant moi et tourna la tête vers le Petiso, qui le tenait en joue avec le Remington.

– Vous devez être Valdivia, dit-il.

– d e Valdivia. Pedro de Valdivia, corrigea le Petiso, convaincu depuis toujours que le *de* qui précédait son nom lui donnait un air de noblesse, un peu comme le *von* des Prussiens.

– On m'avait prévenu que je ne serais pas accueilli en fanfare, reprit l'homme.

Il sortit un objet de la poche intérieure de son blouson. C'était un téléphone satellite dernier cri. Il déploya une petite antenne, composa un numéro, patienta quelques instant puis me tendit le combiné. Alors, après vingt ans passés à tenter de l'oublier, j'entendis la voix de Kramer.

– Belmonte, mon vieil ami au nom de torero. Mon émissaire va te remettre une enveloppe contenant de l'argent et un billet d'avion pour Santiago. Non. Ce n'est pas la peine de me remercier. Et tu ne peux pas non plus refuser notre invitation, surtout si on considère tous mes efforts pour démontrer à la police chilienne que tu n'as rien à voir avec l'assassinat d'un certain Allemand, ex-agent de la Stasi, il y a vingt ans

en Terre de feu. Étrange pays que le tien, Belmonte, où on peut boire l'apéro avec un génocidaire, mais où le meurtre est un délit imprescriptible. Ce sera un plaisir de se revoir, Belmonte.

Non. Nous ne pouvons pas échapper à l'ombre de ce que nous avons été.